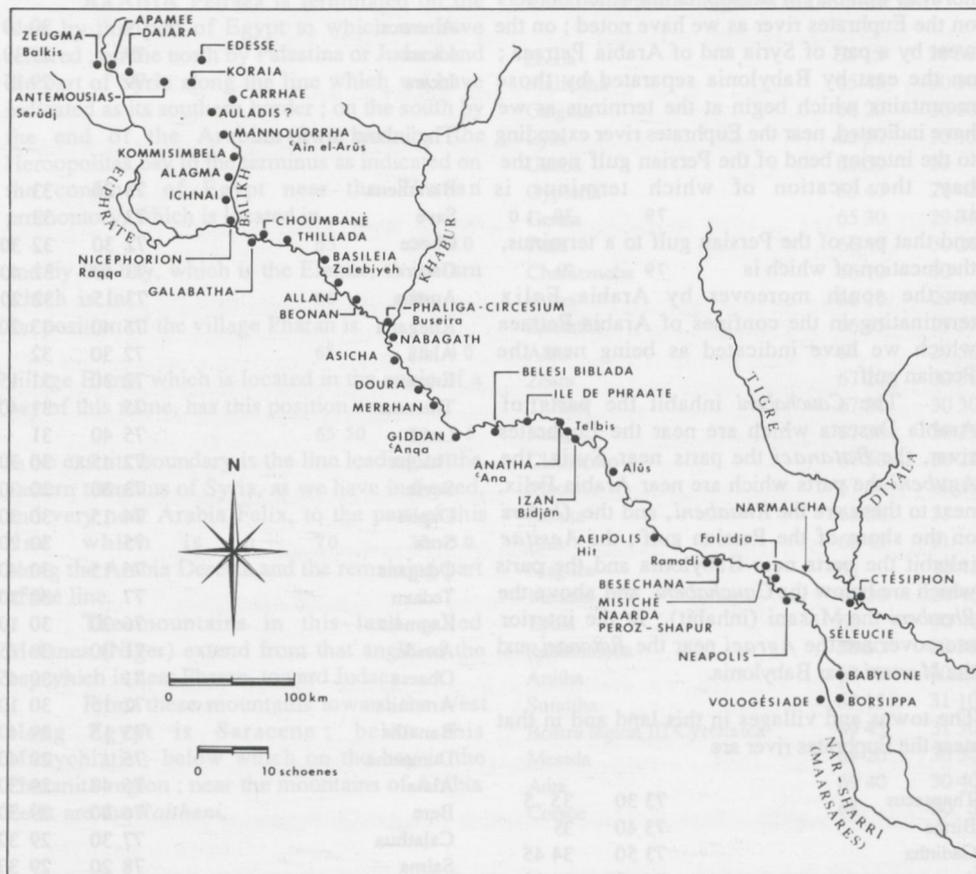


CHAPTER XVI: Location of Arabia Petraea (Fourth map of Asia)



La route de l'Euphrate d'Isidore à Julien, Michel GAWLIKOWSKI

LA ROUTE DE L'EUPHRATE D'ISIDORE A JULIEN

Michel GAWLIKOWSKI *

Les communications entre la Mésopotamie et la Syrie se faisaient de préférence, au cours des siècles, par l'itinéraire naturel le long de l'Euphrate. Sans entrer dans le détail de la documentation cunéiforme, on relèvera pourtant, comme utile à notre propos, la liste des étapes suivies par Tukulti-Ninurta II en 885 av. J.-C. (1) par la rive gauche du fleuve : à partir du campement en face d'Idu (moderne Hit), quatre journées de route ont amené l'armée assyrienne à Ḥadidanu, place forte en face de l'île de Sabirutu ; de là, une journée suffit pour arriver devant la forteresse de Suru, en face de l'île de Talbish, et une autre de là à l'île d'Anat. Ce dernier site correspond à °Ana ; l'agglomération moderne est bien sur la rive droite, mais la ville antique occupait l'île, récemment fouillée, qui fait face à la bourgade étirée le long de la route asphaltée. Talbish est de toute évidence identique à Telbis, quelque 12 km en aval de °Ana. En face de cet îlot, les ruines d'une forteresse assyrienne sur la rive gauche portent encore le nom de Sûr ou Sûr Telbis ; bien que ce nom veuille dire « rempart » en arabe, il remonte apparemment au toponyme assyrien. Ces faits invitent à reconnaître dans Sabirutu l'îlot de Bidjân, puisque Telbis se trouve à peu près à mi-chemin entre celui-ci et °Ana. Ḥadidanu semble ainsi correspondre au site assyrien de Yamniyeh, fouillé par la mission canadienne de T. Cuyler Young sur une *mesa* de la rive gauche, bien visible de Bidjân (2). La région s'appelait pour les Assyriens le pays de Suḥu, ses limites étant par ailleurs précisées comme allant de Sabirutu (variantes : Sapiratu, Sabiretu) à Ḥimdanu, par exemple vers 1100 av. J.-C. dans un texte de Tiglat-Pileсар I^{er} (3). Le site de Ḥimdanu est habituellement localisé à °Anqa sur la rive droite, près de l'actuelle frontière syrienne (4).

On ne trouvera à nouveau de renseignements détaillés sur la route de l'Euphrate que dans un bref écrit d'Isidore de Charax, connu sous le nom de *Stathmoi Parthikoi* (5). Ce texte représente un abrégé, tiré sans doute d'une description générale de l'empire parthe, citée par Athénée pour un passage relatif à la pêche des perles dans le Golfe (6). Le texte des *Stathmoi* contient une liste d'étapes, en principe complète, de Zeugma à Séleucie du Tigre, avec les distances d'une station à l'autre, mais aussi, de temps en temps, des renseignements supplémentaires et peu systématiques qui permettent justement d'imaginer un texte plus fourni à l'origine. Il s'agit d'un guide de voyage réduit à sa plus simple expression, mais

* Université de Varsovie, Varsovie, Pologne

encore utilisable pour le trajet mésopotamien. En revanche, la suite du parcours à travers l'Iran n'est résumée qu'à très grands traits.

Le texte d'Isidore demande, avant tout autre chose, que l'on cerne au plus près possible la date de sa première version. Cette démarche s'impose d'autant plus qu'à un moment donné, selon Strabon, la route longeant le fleuve fut délaissée pour une autre qui traversait le désert mésopotamien à trois jours de distance de l'Euphrate, cela pour éviter les exactions des riverains, soumis théoriquement aux Parthes. L'information de Strabon semble remonter essentiellement à la fin du I^{er} siècle av. J.-C., mais elle englobe aussi des données largement dépassées (7). Quant à Isidore, tout porte à croire qu'il entendait décrire un itinéraire utilisable de son temps.

Rappelons, pour commencer, qu'Isidore est expressément cité par Pline l'Ancien une bonne dizaine de fois, comme source des renseignements concernant les dimensions générales de la terre et des continents, renseignements mis en regard d'autres mesures, fournies par des auteurs plus anciens (8). Il s'agit là, de toute évidence, d'un ouvrage différent de la *Description de la Parthie* utilisée par Athénée. Dans le même contexte, Pline cite encore, une seule fois, une autre autorité inconnue par ailleurs, Dionysius de Charax, et ce pour les parties du monde *a priori* bien connues d'Isidore, notamment la Mésopotamie et les pays adjacents. Dans ce cas cependant, Pline déclare préférer les données romaines, en particulier celles du roi Juba (9). Puisque ce Dionysius n'est pas cité comme source pour ce livre de l'*Histoire Naturelle* (un Dionysius utilisé NH IV, 64 l'était pour la Grèce propre et doit être un auteur différent), son nom a été remplacé par celui d'Isidore (10). Du même coup, la date du géographe serait acquise : en effet, Pline indique que Dionysius (= Isidore ?) de Charax était chargé par Auguste de préparer un aide-mémoire en vue de la mission de C. César en Orient, soit en 1 avant J.-C.

L'existence de deux géographes célèbres, tous les deux originaires de la capitale de Characène, paraissait trop peu vraisemblable, et la correction fut acceptée par C. Müller et F. Jacoby, sans toutefois convaincre tout à fait F.H. Weissbach (11) ni encore récemment M.-L. Chaumont (12) qui ne voit pas d'inconvénient à l'existence, qu'elle admet à peu près contemporaine, des deux géographes characéniens.

On conviendra en effet que l'émendation du nom n'est pas formellement prouvée. Toujours est-il que « Dionysius » de Pline est présenté comme *terrarum orbis situs recentissimus auctor* ; or, comme Pline cite abondamment Isidore en cette même qualité d'une autorité récente sur le même sujet, force est de reconnaître soit l'identité des deux géographes, soit, à défaut, l'antériorité d'Isidore sur son compatriote moins connu.

La discussion a été relancée en 1960 par S.A. Nodelman dans sa mise au point de l'histoire de Characène, toujours utilisée comme l'étude la plus complète du sujet (13). S.A. Nodelman veut dater Isidore vers la fin du I^{er} siècle après J.-C., juste assez tôt pour être encore utilisé par Pline avant 77. Ses arguments méritent encore l'examen, bien qu'ils soient infirmés par des résultats plus récents.

Isidore de Charax est donc cité par Lucien de Samosate (ou un auteur qui passe pour lui) dans un opuscule qui s'applique à relever tous les hommes plus ou moins célèbres qui ont dépassé quatre-vingts ans d'âge. Parmi eux, nombre de souverains et dynastes sont mentionnés à la suite, à commencer par plusieurs rois hellénistiques, puis des rois achéménides, enfin une dizaine de personnages moins importants :

« Un autre Artaxerxès, roi des Perses, que l'écrivain Isidore de Charax dit avoir régné du temps de ses pères, fut assassiné à l'âge de quatre-vingt-trois ans par l'initiative de son frère Gosithras. Sinatrocès, roi des Parthes, fut restauré dans sa quatre-vingtième année par les Scythes sacauraces pour régner encore sept ans. Tigrane, roi des Arméniens, contre lequel guerroya Lucullus, est mort de maladie à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Hyspauinès, roi de Charax et des pays de la mer Erythrée, tomba malade et mourut à quatre-vingt-cinq ans. Tiraios, qui a régné troisième après Hyspauinès, est mort de maladie à l'âge de quatre-vingt-douze ans. Artabazos, septième après Tiraios, régna sur Charax après avoir été ramené de chez les Parthes à l'âge de quatre-vingt-six ans. Camnascirès, roi des Parthes, vécut quatre-vingt-six ans. Massinissa, roi des Maures, vécut quatre-vingt-dix ans. Asandros, qui après avoir été ethnarque fut nommé roi du Bosphore par le divin Auguste, put affronter n'importe qui à pied ou à cheval à l'âge de quatre-vingt-dix ans environ ; mais lorsqu'il vit les siens passer avant la bataille à Scribonius, il refusa de se nourrir et mourut à l'âge de quatre-vingt-treize ans. Goaisos, qui, comme le dit Isidore de Charax, était de son temps roi d'Oman, pays des aromates, est mort de maladie à l'âge de cent quinze ans. Ce sont les rois qui, d'après nos prédécesseurs, ont vécu longtemps » (14).

Dans tout ce passage, on le voit tout de suite, Isidore n'est cité expressément que pour deux monarques : Artaxerxès de Perside et Goaisos d'Oman, tous les deux de date inconnue, comme l'ont bien vu W.H. Schoff et F.H. Weissbach (15). Cependant, puisque le passage intermédiaire mentionne trois rois de Characène, il n'est pas exclu d'attribuer également ces renseignements à Isidore, comme le fait S.A. Nodelman. Pour plus de clarté, voici la liste des rois mentionnés dans le passage qui nous intéresse, avec les dates correspondantes, pour autant qu'elles soient connues (pour Charax et l'Elymaïde, d'après G. Le Rider, voir note 18) :

Artaxerxès, roi de Perside ; nom porté par quatre dynastes dont on connaît les monnaies, malheureusement toujours sans date. Artaxerxès 1^{er} est attribué au III^e siècle av. J.-C., Artaxerxès II au I^{er} av. J.-C., deux autres sont plus tardifs (G.F. Hill, *BMC Arabia*, p. 198 s).

Sinatrocès, roi parthe attesté entre 78 et 70 av. J.-C.

Tigrane d'Arménie, mort en 55 av. J.-C.

Hyspauinès de Charax, ca 140-120 av. J.-C.

Tiraios de Charax, probablement deuxième et dernier de ce nom, attesté en 78/77 et 48/47 av. J.-C.

Artabazos de Charax, attesté maintenant en 49/48 av. J.-C. Le Rider lui suppose une restauration beaucoup plus tardive, qui seule pourrait expliquer qu'il soit qualifié de septième après Tiraios, alors qu'à la date indiquée il lui succède directement.

Camnascirès, roi des Parthes (en fait dynaste d'Elymaïde) ; le premier de ce nom est attesté en 147 av. J.-C., le deuxième en 82/81, le troisième vers 62/58, d'autres encore jusqu'au II^e siècle après J.-C.

Massinissa, mort en 149 av. J.-C.

Asandros du Bosphore, mort en 17 av. J.-C.

Goaisos d'Oman, inconnu par ailleurs.

Ainsi, aucune de ces dates n'impose de descendre au-delà de 17 avant J.-C., même si la totalité des renseignements remonte à Isidore, ce qui n'est nullement assuré. Si S.A. Nodelman croit pouvoir abaisser la date du géographe, son hypothèse ne repose en fin de compte que sur la mention d'Artabazos, roi qu'il date, au prix de plusieurs suppositions gratuites, entre 74 et 101 ap. J.-C. Le nom est d'abord « corrigé » en Orabzès, d'après une inscription palmyrénienne qui fait état d'une ambassade envoyée par Germanicus « à... roi mésénien et auprès d'Orabzès... » (16) ; on voit bien que le texte parle de deux dynastes différents. Cet Orabzès aurait, selon S.A. Nodelman, usurpé le trône de Mésène-Characène aux dépens d'Abinerglos, roi vers 10 après J.-C., et reçu l'envoyé de Germanicus en 17/18, avant d'être remplacé en 21 par Adinerglos, peut-être identique au roi presque homonyme qui l'a précédé (17). Après un long exil, Orabzès aurait retrouvé le trône, déjà vieillard, après le règne d'Attambelos III, attesté jusqu'en 73, pour être compté comme le septième roi après Tiraios II. Tout cet imbroglio savant, présenté comme une évidence ayant échappé à tout le monde, est en fait annulé par la publication, un an avant l'article de S.A. Nodelman, d'une monnaie d'Artabazos datée en 49/48 avant J.-C. (18). Le Rider s'est prudemment abstenu de dater le retour de chez les Parthes d'Artabazos octogénaire, mais de toute façon sa liste royale est plus fournie que celle de S.A. Nodelman et certainement encore incomplète. Le retour d'Artabazos devrait donc se situer vers le tournant de l'ère.

Quoi qu'il en soit, et quelle que soit la part d'Isidore dans les sources de la liste des octogénaires compilée par Lucien, on peut tranquillement admettre que notre géographe était contemporain d'Auguste et que ses informations se rapportent au tout début du I^{er} siècle après J.-C. au plus tard. Le seul événement daté que fournit directement le texte de l'itinéraire est le massacre du harem de Phraate IV sur une île anonyme en amont de ^cAna, survenu en 26 avant J.-C. ou un peu plus tôt (19). Le document d'Isidore reflète une situation où la route de l'Euphrate, fermement tenue par les Parthes, est cependant ouverte aux voyageurs venant de Syrie ; il peut représenter un résultat de l'arrangement avec les Parthes conclu par C. César en 1/2 après J.-C., ou bien une pièce du dossier établi en vue de ces tractations (20). L'hypothèse d'une source plus ancienne dont le géographe se serait servi

me paraît assez vaine, étant donné que beaucoup d'étapes de la route existaient évidemment déjà bien avant son temps.

Les réalités géographiques de l'itinéraire ont généralement été traitées sommairement par les éditeurs d'Isidore. La dernière étude de M.-L. Chaumont (voir note 5) entend ordonner nombre de suggestions et identifications parfois plus que séculaires, pour matérialiser la route de l'Euphrate sur des cartes. Cependant, l'actuelle connaissance des lieux et les résultats archéologiques récents permettent de localiser les étapes d'Isidore d'une façon beaucoup plus précise que ne le fait M.-L. Chaumont, et d'abord en respectant plus rigoureusement le texte reçu, là au moins où on l'accepte. Il convient, à mon sens, d'accorder plus d'importance aux données numériques d'Isidore qu'à des identifications plus ou moins hasardeuses suggérées par des toponymes anciens et modernes. S'il est toujours possible, et parfois nécessaire, d'admettre une erreur de transmission, plusieurs points du parcours sont parfaitement connus et les distances entre eux sont vérifiables. Une carte moderne ou tout simplement le *Guide bleu* seront plus utiles que maints rapprochements offerts par les voyageurs du siècle dernier, dont les ressources étaient plus limitées.

Il est bien entendu qu'une certaine marge est à considérer dans le rapport entre les schoenes, mesure dont se sert Isidore, et le kilométrage actuel des routes et pistes qui ne suivent toujours pas le même parcours, d'autant que les distances, en schoenes sont données en nombres entiers, donc arrondis. De surcroît, plusieurs valeurs pour un schoene, entre 5 et 6 km, peuvent être envisagées, en fonction des données antiques et des considérations modernes (20a). Dans ce cas particulier, la valeur de 5,5 km correspond bien aux distances réelles entre les étapes bien localisées du trajet. Pour la suite de l'exposé, le lecteur pourra se reporter à la carte qui accompagne cet article, ainsi qu'au tableau qui y correspond.

L'itinéraire d'Isidore commence à Zeugma, ou plutôt à Apamée, ville qui faisait face à cette localité sur la rive gauche. Zeugma a déjà été localisée par F. Cumont à Balkis, identification pleinement confirmée par des recherches récentes (21). De là, la route procède à travers l'Osrhoëne, par Daiara, Charaka Sidou (en grec Antemousias), Koraia en Batanée, puis à droite par Mannouorrha Aaurêth, pour atteindre la vallée du Balikh. La première étape, Daiara, est identifiée d'un commun accord avec Thiar de la Table de Peutinger, distante de 12 milles (soit 18 km) de Zeugma. Antemousias correspond, également sans conteste, à Batnai, en syriaque Serûg, aujourd'hui Serûdj (22). La distance réelle à vol d'oiseau est de 45 km depuis la rive de l'Euphrate en face de Balkis, ce qui correspond bien aux données d'Isidore (8 schoenes = 44 km).

Les tentatives laborieuses d'identifier « Mannouorrha Aaurêth » à Edesse (Orrhai du roi Ma^cnû) et la place de Koraia à Harran (Carrhae), sous prétexte que des villes de cette importance ne sauraient être exclues de l'itinéraire (23), se heurtent à plusieurs objections majeures. D'abord, qualifier ces villes de simples fortins impliquerait une méconnaissance totale de la région, difficilement imputable à Isidore. Ensuite, passer par Harran pour atteindre Edesse (en tournant nécessairement à gauche, et non « à droite »), serait pratiquement rebrousser chemin ; même si l'on renverse, avec M.-L. Chaumont, l'ordre du texte, la route s'allongerait encore au-delà de toute mesure.

La solution de L. Dillemann qui situe Mannouorrha à °Ain el-°Arûs, l'une des sources du Balikh, reste beaucoup plus probable. Cet auteur propose en outre d'ajouter l'étape « Auurêth », télescopée dans le texte reçu et qui pourrait correspondre à Auladis de Ptolémée (Aladin de la Table de Peutinger), avec la distance omise de 4 schoenes, ce qui permet de raccorder cette localisation à la longueur réelle du trajet (24).

Ensuite, par Kommisimbela, Alagma et la ville grecque d'Ichnai, toutes localités sur le Balikh, mais de situation inconnue par ailleurs, on arrive à Nicephorion/Raqqa, au bout d'un parcours de 15 schoenes (83 km) et à peu près autant depuis °Ain el-°Arûs à vol d'oiseau (mais le *Guide bleu* indique 101 km par une autre piste). Le total depuis Zeugma-Apamée, calculé sur le texte, est de 31 schoenes, soit 170 km, mais la distance réelle de Balkis à Raqqa, si l'on veut rejoindre au plus vite le cours du Balikh, est de 190 km environ. C'est ainsi que l'intervention de Dillemann, avec son étape intermédiaire, trouve sa justification. On voit bien que le détour par Edesse imposerait un écart tout à fait incompatible avec Isidore (Balkis-Edesse *ca* 85 km, Edesse-Raqqa *ca* 135 km, toujours en ligne droite). Il ne suffit pas de considérer le texte comme corrompu pour se dispenser de toute analyse de ses données numériques.

Les étapes suivantes jusqu'à Phaliga et Nabagath (deux sites rapprochés, l'un sur l'Euphrate, l'autre sur son confluent avec le Khabûr) totalisent dans Isidore 23 schoenes, soit 126 km environ, alors que la distance entre l'embouchure du Balikh et celle du Khabûr s'élève en réalité à 158 km par la route moderne qui passe sur la rive droite et à 165 km par la rive gauche selon A. Poidebard. Tous les points intermédiaires restent non localisés. Cependant, comme C. Müller s'en est déjà aperçu, il convient de restituer une distance omise par le texte entre « l'étape royale » de Thillada Mirrada (Thelda de Ptolémée) et le bourg de Basileia, où l'on voyait un temple d'Artémis attribué à Darius et le départ d'un canal, prétendument de Sémiramis. Le nom de Basileia pourrait correspondre à Aphphadana de Ptolémée, dont il ne serait qu'une traduction. Si l'on évalue la distance perdue à 6 schoenes (non 7 comme l'a fait C. Müller, suivi par tous les auteurs après lui), on obtient 15 schoenes depuis Nicephorion, soit 83 km, distance exacte entre Raqqa et Zalebiyeh en face du site de Zenobia sur la rive droite ; cette identification est déjà proposée par A. Poidebard (25).

Le total des étapes ainsi obtenu (29 schoenes) correspond à 160 km, distance très proche de celle qui sépare les confluent du Balikh et du Khabûr, où les localités de Raqqa et Buseira recouvrent respectivement Nicephorion et Circesion ; ce dernier nom n'apparaît que tardivement, pour remplacer celui de Phaliga.

Le nom de Phaliga exprime en araméen la notion de « moitié », ce qui est confirmé expressément par Isidore qui le traduit par *mesoporikon* et explique qu'il s'agit de l'étape à mi-chemin entre Antioche et Séleucie du Tigre. Les manuscrits concordent pour préciser les distances en question : 120 schoenes d'Antioche à Phaliga et 100 schoenes seulement de là à Séleucie. Parallèlement, Arrien situe la même localité (Phalga) à mi-chemin entre Séleucie, de Piérie cette fois, et la Mésopotamie ; ce dernier terme, tout en étant vague en apparence, doit s'appliquer à l'agglomération de Séleucie-Ctésiphon, capitale politique et commerciale

du pays. A son tour, Pline l'Ancien donne pour la totalité du trajet Séleucie-Séleucie par Zeugma 899 milles (175 + 724), ce qui correspond à 1320 km ou 240 schoenes(26).

Le compte n'est certainement pas correct chez Isidore, dans l'état actuel du texte. Laissons pour le moment de côté le trajet de Phaliga à Séleucie du Tigre, pour examiner d'abord la distance parcourue depuis la capitale syrienne. De Zeugma à Phaliga, les étapes énumérées totalisent 54 schoenes, mais nous avons vu qu'il convient de restituer deux distances omises dans le texte reçu : 6 schoenes entre Thillada Mirrada et Basileia, 4 schoenes pour l'étape d'Aurêth restituées par L. Dillemann, soit 64 schoenes en tout. La distance d'Antioche à Zeugma n'est pas indiquée par Isidore, mais on retrouve dans Pline celle entre Séleucie de Piérie et Zeugma, considérée il est vrai non en tant que parcours, mais comme largeur de la Syrie : elle s'élève à 175 milles, soit 257 km ou 46 schoenes environ. M.-L. Chaumont a calculé, avec une donnée de la Table de Peutinger (22 milles de Séleucie de Piérie à Antioche) la distance d'Antioche à Zeugma à 153 milles, soit 225 km (27) ; cette distance répond pratiquement à 40 schoenes (= 220 km). Si l'on tentait d'obtenir un total de 100 schoenes, égal à celui de la seconde moitié de l'itinéraire, il faudrait donc réduire la distance qui sépare Antioche de Zeugma à 36 schoenes (soit 200 km ou 135 milles) ; un tel parcours est bien possible, étant donné que la distance à vol d'oiseau ne mesure que 180 km. Les chiffres de Pline sont de toute façon supérieurs, dans les cas vérifiables, à ceux d'Isidore et même, assez largement, à la réalité. Il n'y a pas moyen de rallonger cette moitié de parcours à 120 schoenes, même après les restitutions que nous avons été amené à introduire.

Après Phaliga et Nabagath, l'itinéraire d'Isidore continue sur la rive droite : c'est là, en effet, que « les armées passent sur la rive du côté des Romains » (28). L'expression ne signifie pas que cette rive était placée sous l'autorité romaine, ce qui est d'ailleurs contredit par le texte lui-même et par les données historiques certaines, notamment celles qui touchent Doura-Europos, parthe jusqu'à 164, sauf pour une courte occupation sous Trajan. Il ne me paraît pas nécessaire, d'ailleurs, de comprendre les *stratopeda* comme « armées », qu'elles soient parthes ou romaines ; le sens premier du mot est bien « camps » mais il peut s'appliquer, à ce qu'il me semble, aux étapes, dont certaines sont des postes fortifiés, de l'itinéraire. Ces étapes étaient bien entendu gardées par des détachements militaires, comme c'est le cas plus tard, lorsque la lettre de Marius Maximus datée de 208/9 l'indique pour la période de l'occupation romaine. Ce document, analysé en dernier lieu par M.-L. Chaumont, énumère les stations de la route de l'Euphrate placées sous l'autorité du commandant de Doura ; elles coïncident pour une part avec les localités mentionnées par Isidore (29).

Ainsi, le village d'Asicha (Isidore) correspond à Gazica de la lettre de Marius Maximus. La graphie employée par Isidore n'est pas défectueuse, mais rend la prononciation ^c*azikhâ*, le ^c*ain* étant noté dans le document latin par un *g* ; il n'y a par conséquent aucun rapport avec le perse *gazaca*, « trésor ». La localisation de ce village à Tell ^cAshara, babylonienne Terqa (30), correspond assez bien à la position indiquée par Isidore (6 schoenes de Doura, alors qu'il y a 30 km de ^cAshara à Salihiyeh).

Le poste romain d'Appadana n'est pas mentionné par Isidore qui continue directement par Doura, chef-lieu de la Parapotamie, district administratif parthe sur la rive droite. En 121, le *batesa* (vitaxe) Manesos résidant à Doura était à la fois stratège de Mésopotamie, de Parapotamie et arabarque (31). A lui seul, ce témoignage infirme l'assertion de M.-L. Chaumont que la Parapotamie comprenait les deux rives du fleuve ; les titres de ce fonctionnaire expriment précisément qu'il réunissait sous son autorité les deux rives, étant également préposé aux nomades qui les habitaient (32). Doura est placée à 10 schoenes de la traversée à Nabagath, soit 55 km environ ; la distance par la route moderne est de 61 km.

Cette route s'écarte parfois du cours sinueux du fleuve et par conséquent le kilométrage ne peut toujours indiquer avec précision les sites qui avaient été desservis par la piste antique. Néanmoins, la distance globale de Doura à °Ana, 154 km par la route, égale les 28 schoenes du texte d'Isidore, mais les étapes intermédiaires correspondraient sur ce parcours à des localités modernes qui ne les recouvrent pas nécessairement. Cependant, la première étape après Doura, le fortin et bourgade de Merrhan, semble bien identique au site de Mari, comme W.F. Albright et G. Dossin l'ont déjà remarqué (33) ; en dehors de la correspondance des deux noms, la distance indiquée, 5 schoenes, est très proche des 25 km qui séparent ces sites bien connus.

La petite ville grecque de Giddan ou Eddana répond philologiquement à Himdanu/Hindanu des textes cunéiformes. La site d'Abou Kemal, choisi par R. Dussaud, est trop rapproché de Mari/Merrhan ; la distance indiquée, 6 schoenes, tombe au point occupé par la bourgade moderne d'el-Qaim, site pressenti par M.-L. Chaumont.

D'autre part, les ruines importantes de °Anqa, jamais fouillées ni même datées, ont été proposées comme identiques à Giddan par A. Musil, sir Aurel Stein et le P. Poidebard ; la distance depuis Doura (48 km, soit 9 schoenes environ), est un peu courte, mais on verra tout à l'heure que la suite de l'itinéraire impose cette localisation, très probable par ailleurs (34).

La station suivante qui porte chez Isidore le nom de Belesi Biblada, sans doute identique à Bi[...] de la lettre de Doura, le dernier poste du territoire de Doura et plus tard de la province de Coele-Syrie instaurée en 198, n'est pas identifiée. Le fortin d'Ertayeh, proposé par Musil et Stein, est sur la rive gauche (35). Situé à 7 schoenes de Giddan, le poste est à chercher à 39 km du site présumé de cette cité, ce qui nous amène aux environs de la boucle du fleuve quelque 12 km en amont du village d'el-Nahiyeh, celui-ci pourtant indiqué par le kilométrage de la route (40 km d'el-Qaim). Dans l'autre sens, malgré l'indication du *Guide bleu* (54 km entre el-Nahiyeh et °Ana), on ne retrouve cette distance sur la carte que si l'on part de l'endroit mentionné 12 km avant le village moderne.

En suivant le cours du fleuve, le chemin tracé par Isidore amène à une île dont il ne donne pas le nom, mais qu'il dit avoir servi de *gaza* (trésor) à l'administration parthe, scène du massacre du harem royal, datable de 26 avant J.-C. Je n'ai pas pu contrôler les affirmations de Ritter et de Musil qui identifiaient cette île respectivement à celles de Koha et Sreyser ; les cartes modernes n'indiquent ni l'une ni l'autre. En revanche, la ville insulaire

d'Anathô répond évidemment à l'île de Lubbad en face de °Ana moderne, île récemment fouillée et dont l'identité n'a jamais posé de doutes. Nous venons de voir que les distances d'Isidore correspondent à la réalité pour le parcours entre Doura et °Ana (154 km par la route, ce qui égale les 28 schoenes que l'on obtient à partir du texte).

La section qui suit nous a été transmise beaucoup moins bien. L'étape d'Aeipolis, avec ses sources d'asphalte, correspond bien évidemment à Hit, comme en conviennent tous les commentateurs. En effet, le renseignement sur le bitume est concluant, et la forme du nom peut être ramenée à celle que le site porte depuis l'antiquité (cf. infra note 76). Or, le calcul des distances entre °Ana et Aeipolis donne 30 schoenes, ce qui correspond à 165 km, alors que la route moderne ne compte que 142 km, soit 4 schoenes en moins. On verra ci-après que le total des distances jusqu'à Séleucie ne permet pas de rallonger par quelque détour cette section de l'itinéraire. Le texte est donc corrompu.

La première étape après °Ana ne pose pas de problème. L'île de Thilabous (mss. Olabous) située à 2 schoenes correspond bien évidemment à Telbis, site fortifié au milieu du fleuve à 12 km environ de °Ana (36). Reste à localiser l'étape suivante, Izan *nesopolis*, que le texte d'Isidore place à 12 schoenes plus loin ; si l'on maintient cette donnée, il faudra nécessairement corriger la distance suivante qui va à Hit (16 schoenes dans le texte). Pour ma part, je considère comme le plus probable que les deux distances sont à corriger. En effet, les fouilles sur l'îlot de Bidjân (voir note 2), à 25 km de °Ana, m'ont convaincu que ce site d'une forteresse parthe puis romaine doit correspondre à Izan, dont le nom, dans la forme non attestée mais probable de *Bet-Izan, pourrait donner le nom moderne, inexplicable en arabe. Pour l'admettre, il convient de corriger la distance de 12 schoenes en 2 (en grec B' au lieu de IB'). Ce raisonnement n'a pas paru s'imposer à M.-L. Chaumont qui préfère s'en tenir à l'ancienne identification avec el-°Uzz, proposée par Ritter et retenue par Weissbach (37). Malheureusement pour ce rapprochement, le nom d'el-°Uzz n'existe pas : l'endroit s'appelle en réalité Alûs (38), ce qui ne ressemble plus du tout à Izan ; de toute façon, cette localité de la rive gauche est située à 35 km environ de Hit, donc à plus de 100 km de °Ana, beaucoup plus que les 14 schoenes qu'indique le texte. Il n'y a donc absolument rien en faveur de cette identification, indépendamment de tout autre hypothèse.

En acceptant l'identité Izan-Bidjân, la distance de là jusqu'à Hit sera bien entendu plus importante que chez Isidore, mais nous avons vu que, de toute façon, le texte tel quel ne peut pas se maintenir. Je propose de porter la distance à 22 schoenes, c'est-à-dire 26 schoenes depuis °Ana (143 km, presque identique à 142 km de la route moderne). Je conviens que l'erreur ne s'explique pas paléographiquement, mais les données positives du terrain priment ici, comme partout ailleurs, sur des considérations de philologie. Il est d'ailleurs possible qu'une étape de 6 schoenes ait été omise entre Izan et Aeipolis.

Le texte n'est pas mieux conservé par la suite. Les étapes se rallongent sensiblement : 12 schoenes d'Aeipolis à Besehana, 22 schoenes de là à Neapolis, d'où l'on peut atteindre, en traversant l'Euphrate et le Canal Royal (Narmalcha), le site de Séleucie du Tigre à 9 schoenes de distance. Le parcours depuis Phaliga est indiqué, rappelons-le, comme de 100 schoenes, et celui de Zeugma à Séleucie comme de 171 schoenes.

M.-L. Chaumont affirme l'identité de Besechana et Misichè (Massicén de Plin, plus tard Peroz-Shapur), ce dernier site correspondant, comme A. Maricq l'a démontré, à el-Anbar près de Faludja (39). Cependant, la localisation de Besechana à el-Anbar se heurte à de graves difficultés. Tout d'abord, le site découvert par Maricq se trouve sur la rive gauche. De plus, la distance de Hit à Faludja est de 113 km, alors que les 12 schoenes du texte correspondent à peine à 66 km, ce qui nous conduit au voisinage de Ramadi (63 km par la route de Hit). En outre, si l'on considère le renseignement de Plin (*NH* VI, 126) qui indique 594 milles de Zeugma à Massicén, on arriverait beaucoup trop loin : la distance correspond à 873 km (159 schoenes), alors que le texte reçu d'Isidore ne décompte que 134 schoenes de Zeugma à Besechana et 141 si l'on tient compte des corrections proposées ci-dessus, en accord avec les distances réelles. La distance entre Zeugma et la ville moderne de Faludja est de 820 km environ ; si la donnée de Plin n'est pas ainsi confirmée, elle ne conforte pas, à plus forte raison, la localisation de Besechana à Misichè/el-Anbar.

Le site de Neapolis est à situer en aval de l'embranchement du canal de Narmalcha, car le voyageur devait traverser d'abord l'Euphrate, puis ce canal, pour arriver à Séleucie qui était située entre le canal et le Tigre : (ἐνθεν διαβάντων τὸν Εὐφράτην καὶ Ναρμαλχαν ἐπὶ Σελεύκειαν). Si l'on conserve la distance de 22 schoenes donnée par Isidore, soit 120 km environ, on est reporté bien trop loin au sud par rapport à Séleucie. Il convient donc de faire abstraction de ce chiffre évidemment erroné et de chercher un endroit de la rive droite éloigné de 9 schoenes (50 km) de Séleucie ; cela n'est possible que très légèrement au nord du parallèle de la métropole du Tigre, à quelque 30 km en aval de Misichè. Il ne paraît pas qu'un site antique soit signalé dans ces environs.

Quant à la distance, je suis tenté de la corriger en 13 schoenes (22 moins 9), en supposant que le chiffre donné pour l'étape Besechana-Neapolis représente en fait le reste du trajet jusqu'à Séleucie ; cette correction me semble correspondre un peu mieux à la géographie que la correction en 12 schoenes, due déjà à Ritter, mais, bien entendu, seule la prospection sur le terrain peut trancher la question.

Contrairement à l'assertion de M.-L. Chaumont, Isidore ne dit pas que le canal de Narmalcha s'embranchait à Néapolis ; pour Plin comme pour Zosime, du I^{er} au IV^e siècle, il commençait beaucoup plus haut, juste en amont de Misichè (40). C'est le *basileios potamos* de Ptolémée, entre l'Euphrate et le Tigre, distinct du canal qui porte le même nom, mais en accadien (*Nar-sharri*, que Ptolémée transcrit Maarsarès), parallèle à l'Euphrate à la hauteur de Babylone et identique donc à l'actuel Nahr Hindiyeh. Confondus par Maricq, les deux canaux homonymes ont été distingués par M.-L. Chaumont (41), mais cet auteur embrouille à nouveau la question en inventant un troisième canal : il serait branché à Néapolis, ville identifiée pour cette raison à Naarda/Nehardea (42). Si le Canal Royal s'amorçait en effet près de cette ville, comme semble l'indiquer le Talmud (43), c'est parce que la cité correspond à Misichè, selon la démonstration convaincante de L. Dillemann (44). On comprend du même coup pourquoi Isidore ne mentionne pas Naarda : la ville est sur la rive gauche, près du canal que son itinéraire ne traversera que plus bas ; elle n'a rien à voir avec Besechana, comme nous venons de le voir.

En fait, le texte de Ptolémée est très clair : après avoir énuméré les localités sur l'Euphrate du côté mésopotamien, c'est-à-dire de la rive gauche jusqu'à Naarda et Sippara (V, 17, 5-7), il indique que le fleuve se divise en une branche coulant vers Babylone et une autre appelée « fleuve royal » coulant vers Séleucie (V, 17, 8) ; ailleurs (V, 20, 6) il distingue trois branches : le fleuve royal, sur lequel est située Séleucie, le fleuve de Babylone et le Maarsarès qui dessert les villes de Vologésiade et Barsita (Borsippa) et qui rejoint l'Euphrate, c'est-à-dire la branche de Babylone ; c'est l'autre « canal royal », l'actuel Nahr Hindiyeh (45).

On s'aperçoit, pour revenir à Isidore, que le total des distances depuis Phaliga répond dans le texte à 111 schoenes et non à 100 comme énoncé. Après les corrections que je suis amené à introduire pour me conformer aux données géographiques certaines, cette distance ne sera que de 99 schoenes. Pour ce qui est du grand total de 171 schoenes depuis Zeugma, il ne correspond pas non plus au texte qui donne le résultat de 165 schoenes ; avec toutes les corrections plus ou moins assurées, on arrive à 163 schoenes. Il paraît donc que cette addition, de toute façon rajoutée au texte primitif, n'est intervenue qu'à une étape de transmission qu'il me semble vain de reconstituer.

L'itinéraire d'Isidore était-il conçu exclusivement pour la voie de terre ? Certains détails suggèrent que la possibilité de navigation sur l'Euphrate était également prise en compte, au moins virtuellement. D'ailleurs, Pline confirme cette possibilité à partir de la Commagène, et il indique, depuis *Philiscum oppidum Parthorum* (probablement Phaliga) dix jours de bateau jusqu'à Séleucie ou à Babylone (46). Quant à Isidore, il mentionne juste en aval du Balikh le bourg désert de Galabatha situé en Parapotamie, c'est-à-dire sur la rive droite, alors que les étapes voisines se placent sur la rive opposée. Autant cette indication n'est pas concluante, autant celle des écueils, dangereux en été, à la hauteur de Basileia (probablement Zalebiyeh, en face de Halebiyeh-Zenobia) mentionne expressément les bateaux (47). Plus loin, la situation insulaire des quatre étapes successives ne se conçoit pas très bien dans l'hypothèse de l'itinéraire caravanier. Comme certaines de ces îles ont appartenu au territoire de Palmyre au cours du II^e siècle (48), il me semble que c'est là que s'effectuait l'embarcation des marchandises à cette époque. C'est à ^cAna, à Telbis, à Bidjân, que les caravanes palmyréniennes déchargeaient sur des radeaux portés par des outres, pareils sans doute à ces *kellek* du passé très récent (49), qui descendaient l'Euphrate vers Hit, puis vers Vologésiade et Charax, route classique du commerce palmyrénien. Cependant, même si les étapes d'Isidore deviennent, dans cette partie du trajet, trop longues pour une caravane, son texte implique le passage vers Séleucie par voie de terre, sans emprunter le canal de Narmalcha qui s'embranchait à Misichè/Nehardea et sans même mentionner cette ville de la rive gauche. Le géographe signale donc des possibilités de navigation, plutôt qu'il ne fait état de communication fluviale régulière.

En revanche, la route de l'Euphrate fut empruntée à plusieurs reprises par la flotte romaine en campagne contre les Parthes ou les Sassanides (50). Les témoignages antiques sont malheureusement très incomplets, car les relations d'Arrien sur la guerre de Trajan et d'Asinius Quadratus sur celle de L. Verus ne subsistent qu'à l'état de citations hors contexte. Nous n'en avons donc qu'une image par trop générale.

La descente de la flotte de Trajan en 116 n'était qu'un aspect des hostilités dont le théâtre principal se situait ailleurs (51). Arrien citait dans son récit l'étape de Phalga, à mi-chemin entre Séleucie de Piérie et celle du Tigre, définie donc d'une façon légèrement différente que ne le fait Isidore ; ensuite, il mentionnait la ville de Naarda (52), identique à Nehardea des sources rabbiniques, plus bas sur l'Euphrate, mais il ne parle, dans les fragments conservés, ni de Doura ni de ^cAna, ni d'autres étapes de la route. L'inscription de l'arc de Trajan érigé à Doura témoigne cependant d'une occupation passagère de cette ville (53).

La guerre de Lucius Verus se jouait sur l'Euphrate d'une façon plus active : le corps d'Avidius Cassius qui y était affecté eut à combattre les Parthes devant Doura, puis à Sura en amont, à investir Nicephorion, pour descendre ensuite le fleuve jusqu'à la hauteur de Séleucie qui fut occupée (54). L'historien de cette guerre, Asinius Quadratus, ne mentionne sur le fleuve que deux places, Thelamuza et l'île de Syrbanè, l'une et l'autre non identifiées sur le terrain (55).

Plus tard, Septime-Sévère prit le fleuve pour descendre à Ctésiphon en 197/8, apparemment sans rencontrer de résistance (56). Enfin, Gordien III n'a pu manquer d'utiliser la voie d'eau en 243, parce que la défaite décisive qu'il a subie l'a trouvé à Misichè, rebaptisée par le vainqueur en Peroz-Shapur, à l'embranchement du Canal Royal (Narmalcha) ; sur le chemin du retour, son successeur lui a consacré un monument sur les bords de l'Euphrate (57).

C'est seulement la campagne de Julien en 363 qui est bien documentée. Les forces romaines se sont avancées par la voie d'eau et le long du fleuve. Leur route d'Antioche à Ctésiphon est décrite en détail par Ammien Marcellin, plus sommairement par Zosime, et enfin par Malalas d'après un ouvrage perdu de Magnus de Carrhes (58). L'itinéraire de Julien rejoignait la route royale des Parthes, telle que l'a décrite Isidore, à Batnai (59) ; en effet, l'empereur traversa l'Euphrate en venant d'Hiérapolis, c'est-à-dire par un chemin plus court que celui de Zeugma. Le détour de Batnai par Edesse, rapporté par Zosime, est invraisemblable (60) ; Julien continue d'avancer par Carrhes, où bifurquaient deux « routes royales » : l'une par Nisibe, l'Adiabène et la vallée du Tigre, l'autre par Circesion et le long de l'Euphrate (61). De Carrhes, Julien atteignit la source du Balikh (Belias) au fort (*castra praesidiaria*) de Davana (62), puis descendit ce cours d'eau jusqu'à Callinicum, « *monimentum robustum* », ville au confluent avec l'Euphrate, identique à Nicephorion. Comme on l'a démontré, Zosime s'est trompé en plaçant la frontière romaine à Carrhes, en contradiction d'ailleurs avec lui-même, puisqu'il la situe plus loin à Circesion, ce qui est correct (63). C'est à Carrhes, cependant, qu'un corps d'armée a été détaché pour rester en Mésopotamie du côté de Nisibe et garder ainsi l'autre route royale, celle du Tigre (64).

De Callinicum, Julien continua sur la rive gauche de l'Euphrate, par le plateau au-dessus de la vallée (*per supercilia riparum fluvialium*) et reçut dans son premier campement les chefs sarrasins, peu avant l'apparition de la flotte qui avait été constituée à Samosate et en d'autres endroits et qui comprenait des embarcations en bois et en peaux, en tout un millier d'unités de transport escortées par cinquante navires de guerre et autant

d'embarcations destinées à servir pour la construction des ponts mobiles (65). Après avoir rejoint, peut-être en bateau (66), la place forte de Circesium, le dernier poste romain de son itinéraire, situé au confluent de l'Euphrate et du Khabûr, l'empereur fit passer ce dernier cours d'eau par un pont, aussitôt abattu. La partie des troupes qui suivait la voie terrestre se mit alors à longer le fleuve.

Il est généralement admis que l'armée a suivi la rive gauche de l'Euphrate. Au cours de leur progression, les soldats sont arrivés en vue du tumulus de Gordien à Zaitha, puis devant les ruines de Doura. Or, le site de Doura-Europos se trouve sur la rive droite, et le tombeau de Gordien III, bien que non localisé, est plutôt à chercher, lui aussi, du même côté du fleuve (67). Cette difficulté est curieusement escamotée par tous les commentateurs que j'ai pu consulter. L'itinéraire par la rive gauche est bien suggéré par la mention concordante, par les trois auteurs anciens, du passage du Khabûr, mais non de l'Euphrate (68). La suite du récit d'Ammien, cependant, n'a pas été comprise en ce qui concerne ce point important ; par conséquent, on accable Zosime en lui attribuant stupide méprise et manque d'imagination, alors qu'il dit, en fait, strictement la même chose qu'Ammien (69).

Ainsi, selon Ammien, la frontière de « l'Assyrie » une fois franchie, l'armée progressa en ordre de bataille : l'aile droite, constituée par les légions de Nevitta suivant le rebord du plateau (*supercilia fluminis praestringere*), alors que l'aile gauche, la cavalerie sous Hormisdas et Arinthée, passait par des champs plats et humides (*per plana camporum et mollia*). Il est évident que les terres irriguées, donc proches du fleuve, se trouvaient sur la gauche, alors que le plateau désertique était à droite de la colonne en marche. De toute façon, il était éminemment raisonnable de s'assurer ainsi la protection naturelle de l'Euphrate. Depuis les campagnes de Shapur I^{er} (qui a détruit Doura en 256), la région n'était plus tenue par les Romains, et pouvait donc compter dans la province sassanide d'Assyrie (70).

Zosime, pour sa part, affirme que la cavalerie formant l'aile gauche suivait la rive, alors que l'infanterie tenait la droite, et c'est en cet ordre que l'armée arriva devant les ruines de Doura (τὸ μὲν εὐώνυμον εἶχεν ἡ ἵππος, συμπαραθέουσα τῇ ἡόνι τοῦ ποταμοῦ, τῶν δὲ πεζῶν μοῖρα τὸ δεξιόν). Les deux auteurs sont donc parfaitement d'accord ; leurs récits parallèles remontent en fait à une source commune, comme le montre encore l'épisode de la chasse près de Doura : les hardes de cerfs (*greges cervorum*, πλῆθος ἐλάφων) ne sauraient en réalité être composées que de gazelles, dans ce milieu désertique, et pourtant Ammien et Zosime se retrouvent dans la même erreur zoologique. Les animaux, pourchassés à coups de flèches et de rames, réussirent pour la plupart à traverser à la nage et s'enfuir dans le désert. Eussent-ils traversé vers la rive droite, la falaise de Doura les aurait bien empêchés d'échapper en nombre, chose en revanche aisée sur la rive gauche, qui est plate à perte de vue.

L'armée romaine suivait donc la vieille route de la rive droite, la même que celle d'Isidore, et qui traversait l'Euphrate à Circesium (Phaliga pour Isidore). Cette constatation est confirmée par un détail qu'Ammien est seul à rapporter et qui remonte sans doute à ses souvenirs personnels (*in conspectu nostro*) : un ivrogne ayant traversé le fleuve à la nage fut capturé et massacré par l'ennemi sous les regards impuissants de ses compagnons (71). Il

me paraît tout à fait improbable que les Perses aient suivi l'armée romaine sur la rive droite, du côté de l'Empire, alors que le contraire est naturel.

Chez Zosime, la prise d'Anatha (72) est entreprise à partir d'un lieu-dit Phathousas sur le rivage, alors que l'île elle-même n'est pas nommée. A part ce détail, le récit s'accorde avec celui d'Ammien, pour qui l'approche et les pourparlers sont conduits à partir des navires, l'armée de terre n'ayant pas été engagée. L'île est distante de quatre étapes de Doura (cinq chez Isidore) ; il n'y a aucune raison pour admettre un raccourci par le désert mésopotamien, comme l'a proposé M.F.A. Brok (73).

Juste après Anatha, une autre forteresse insulaire nommée Thilutha est laissée sur les arrières pour ne pas perdre de temps, mais les champs sur la rive sont pillés et brûlés ; il doit s'agir ici de l'île de Telbis (74). A cet endroit, les falaises laissent bien peu de place sur la gauche, alors que la surface cultivable sur la rive droite est nettement plus étendue. La description de Thilutha répond cependant mal à l'aspect réel de l'îlot (*locum immenso quodam vertice tumescentem et potestate naturae velut manu circumsaeptum humana*) ; il y avait bien un rempart, conservé aujourd'hui presque au ras d'eau, mais le petit tell du milieu, d'ailleurs formé surtout de couches récentes, n'a pas du tout la hauteur imposante que lui semble prêter Ammien. L'île fortifiée suivante, du nom d'Achaiachala chez Ammien, devrait correspondre à Bidjân, mais le nom laisse perplexe (75). Il n'y a pas, à ma connaissance, d'autres forteresses insulaires dans cette partie du fleuve, mais les fouilles n'ont pas révélé d'occupation importante au IV^e siècle à Bidjân ; les ἔτερα φρούρια de Zosime n'étaient pas nécessairement situés sur des îles.

Quoi qu'il en soit, la distance de 120 km environ entre Bidjân et Hit peut correspondre au parcours de trois jours que l'armée effectua entre Achaiachala et Baraxmalcha (sans doute Charax Malcha), à sept milles de Diacira. Nommée Dakira par Zosime, cette dernière ville est identifiée à Hit, à la fois par la mention des « sources » de bitume et par son nom même qui se réfère à cette matière (76).

Selon Ammien, l'armée traversa l'Euphrate à (Ch)arax Malcha pour occuper la ville de Diacira (sur la rive droite, précise Zosime) qui a été évacuée par ses habitants, puis passa par un ruisseau de bitume pour atteindre Ozogardana, où se dressait le *tribunal* de Trajan ; cette ville, également désertée, fut saccagée comme la première. Il faudrait donc chercher Ozogardana sur la même rive que Diacira, c'est-à-dire sur la rive droite. Cependant, la suite du récit situe clairement Ozogardana sur la rive mésopotamienne ; les Romains progressèrent de là à Macepracta, puis traversèrent le canal de Naarmalcha qui s'amorçait là vers Séleucie, pour assiéger la ville de Pisisabora, aujourd'hui el-Anbar près de Faludja (77). Ammien oublie donc de mentionner la traversée de l'Euphrate après Diacira. Massacrer quelques vieilles femmes et incendier une ville déserte sur la rive droite ne mériterait certainement pas la peine de passer et repasser le fleuve, surtout que d'autres places fortes étaient déjà restées intactes sur les arrières. Il paraît plus logique d'admettre une erreur : dans sa marche sur la rive droite, l'armée arriva à (Ch)arax Malcha et à Diacira, où les exploitations de bitume, ainsi que le temple sur un tell élevé ont laissé un souvenir durable à l'auteur, puis seulement traversa pour investir Ozogardana et continuer désormais sur la

rive gauche. C'est seulement après Ozogardana qu'eut lieu la première rencontre avec l'ennemi en rase campagne (78).

Quant à Zosime (79), il a mal compris ses sources : il affirme que l'armée marchait sur la rive opposée à celle où se trouve Hit et qu'elle y rencontra une source de bitume, alors que cette matière n'affleure qu'autour de Hit. Les noms de Sitha et de Megia mentionnés ensuite résultent probablement des corruptions du texte qui porterait εἰς Ἴθια et πηγὴ (80) ; la ville de Zaragardia est évidemment identique à Ozogardana. En revanche, l'épisode de la rencontre avec le *sureha* perse est relaté par Zosime d'une manière plus compréhensible que par Ammien : le détachement d'Hormisdas, envoyé en reconnaissance, faillit tomber dans un piège, mais un canal en crue empêcha les Perses de passer en temps utile pour surprendre les Romains ; l'ennemi fut découvert et mis en déroute.

On retiendra donc que l'Euphrate a en effet été traversé près de Hit, peut-être à (Ch)arax Malcha, une forteresse située à sept milles en amont, ce qui n'empêchait évidemment pas une poussée vers Diacira. Sur l'autre rive, l'armée se retrouva en Babylonie, et les opérations militaires commencèrent pour de bon.

Au bout de cette enquête, on remarquera que la route de Julien correspond à l'itinéraire d'Isidore ; les troupes romaines ne s'en sont écartées que pour des raisons spécifiquement militaires, d'abord dans les limites de la province romaine de Mésopotamie (avec un regroupement à Carrhes), puis avec la traversée de l'Euphrate près de Hit, donc au nord des terres irriguées entre les deux fleuves, alors que la route commerciale franchissait l'Euphrate plus en aval, le plus près possible de Séleucie. Pendant presque quatre siècles, et sans doute plus, la route longeant le fleuve est restée la même, toujours sur la rive droite à partir de l'embouchure du Khabûr. C'est seulement en circonstances particulières que la route des nomades dont parle Strabon fut employée pour le trafic caravanier, entre l'Euphrate et le Tigre.

Pour ce qui est du commerce palmyrénien du I^{er} au III^e siècle, il en était certainement de même, comme je crois l'avoir démontré ailleurs (81). Une fois sur les bords de l'Euphrate, habituellement atteint dans la région de ^cAna, les caravanes pouvaient s'embarquer ou suivre le fleuve sur la droite, jusqu'à leur aboutissement habituel à Vologésiade sur le *Narsharri* (Maarsarès de Ptolémée), quelque part en face de Borsippa. Certaines continuaient jusqu'à Charax, cette fois certainement par la voie fluviale.

Les étapes de l'itinéraire d'Isidore de Charax

	Distances en schoenes (à 5,5 km)		soit km	route km	Nom moderne
	texte	restitué ou corrigé			
<i>D'Apamée sur l'Euphrate à Daiara</i>	3		16,5		
à Charax Sidou (Antemousias)	5		27,5 (44,0)	ca 45	Serūdīj
au fort de Koraia en Batanée	3		16,5		
Puis à droite :					
à Aauréth	-	5	27,5		Cf. Dillemann, p. 179
à Mannouorrha, fort et source	5	4	22 (110)	107	ʿAin el-ʿArūs
à Kommisimbela sur le Balikh	4		22		
à Alagma, étape royale	3		16,5		
à Ichnai sur le Balikh	3		16,5		
à Nicephorion sur l'Euphrate	5		27,5 (192,5)	190	Raqqa
à Galabatha (en Parapôtamie)	4		22		
à Choumbanè	1		5,5		
à Thillada Mirrada, étape royale	4		22		
à Basileia	-	6	33 (275,0)	273	Zalebiyeh
à Allan	4		22		
à Beonan	4		22		
à Phaliga, mi-chemin entre Antioche et Séleucie du Tigre	6		33 (352,0)	348	Buseira
Total depuis Apamée	54	64	352,0	348	
<i>De Phaliga à Nabagath au confluent du Khabûr</i>	-	1	5,5		
Traversée de l'Euphrate					
à Asicha	4		22 (27,5)	31	ʿAshara
à Doura-Europos	6		33 (60,5)	61	Salihiyeh
à Merrhan	5		27,5 (88,0)	86	Tell Medkuk (près Mari)
à Giddan	6		33 (121,0)	route 109 (piste 120) route 121	ʿAnqa el-Qaim
à Belesi Biblada	7		38,5 (159,5)	route 161 (?)	el-Nahiyeh
à l'île de Phraate	6		33 (192,5)		
à l'île d'Anathô	4		22 (214,5)	215	ʿAna
à Thilabous, île et trésor	2		11 (225,5)	piste 227	Telbis
à Izan <i>nesopolis</i>	12	2	11 (236,5)	piste 239	Bidjân
à Aepolis (sources de bitume)	16	22	121 (357,5)	357	Hit
à Besechana	12		66 (423,5)		420 Ramadi 470 Faludja
à Néapolis (traversée de l'Euphrate)	22	13	71,5 (495,0)		
à Séleucie du Tigre	9		49,5		Tell ʿUmar
Total de Phaliga à Séleucie	111(100)	99	544,5		
TOTAL DEPUIS APAMEE	165(171)	163	896,5		

NOTES

- (1) A.K. Grayson, *Assyrian Royal Inscriptions* II (Wiesbaden, 1972), n° 470-471, p. 102. Cf. B.K. Isma'il, M.D. Roaf, J. Black, °Ana in the Cuneiform Sources, *Sumer* 39 (1983), p. 191-4.
- (2) Sur les fouilles récentes sur ces sites, cf. *Iraq* 43 (1981), p. 192-4 et 45, 2 (1983), p. 221-224 ; *AfO* 29/30 (1983/4), p. 207-209 ; *Archeologia* 178 (mai 1983).
- (3) A.K. Grayson, *op. cit.* II, n° 99, p. 27.
- (4) Abdel Sahib al-Hirr, *Madinat Hindanu al-athariyah (al-Jabariyah wal-°Anqa)*, Bagdad 1980 ; cf. *AfO* 29/30 (1983/4), p. 215, *Guide Bleu* (1965), p. 577 (Amgah).
- (5) Editions considérées : C. Müller, *GGM* I (1855), p. 244-254 ; W.H. Schoff, *Parthian Stations by Isidore of Charax* (Chicago 1914 et 1976) ; F. Jacoby, *FGH* III C (1958) n° 781, p. 779-782 ; M.-L. Chaumont, *Syria* 61 (1984), p. 63-107, texte et traduction p. 70-71.
- (6) Athénée III, 46 (Jacoby, *FGH* III C, n° 781, p. 778) ; W.H. Schoff, *op. cit.*, p. 10-11.
- (7) Strabo, *Geogr.* XVI, 1, 27 (sur la route des nomades) et XVI, 2, 10 (sur le roi arabe Alchaidamnos, vers 45 av. J.-C.) ; cf. XVI, 3, 3 (sur la voie fluviale remontée par les Gerrhéens jusqu'à Thapsaque, citant Aristobule, contemporain d'Alexandre).
- (8) *NH* II, 242, 245 ; IV, 9, 121 ; V, 40, 47, 102, 127, 129, 132, 136, 139, 150 (= Jacoby, *FGH* III C, n° 781, frg. 6-19, p. 782-5 ; W.H. Schoff, *op. cit.*, p. 12-15).
- (9) *NH* VI, 141.
- (10) Par Bernhardy, *Dionysii Periegesis*, p. 497, cité par C. Müller, *GGM* I, p. LXXXI, cf. Jacoby, *FGH* III C, p. 777.
- (11) *RE* IX, 2 (1916) 2064-8, s.v. Isidoros 20.
- (12) *Syria* 61 (1984), p. 64.
- (13) S.A. Nodelman, *Berytus* 13 (1960), p. 83-120, en particulier p. 97 et 107, note 160.
- (14) *Macrobioi* 15-18 (Loeb Class. Library, *Lucian* I, 1961, p. 233-5, éd. A.M. Harmon).
- (15) W.H. Schoff, *op. cit.*, p. 14, frg. 34 et 35 ; Weissbach, *RE* IX, 2, 2065.
- (16) J. Cantineau, *Syria* 12 (1931) p. 139 s., cf. H. Seyrig, *AS* I, p. 44-45.
- (17) Ainsi S.A. Nodelman, *op. cit.*, p. 97-99, mais cf. G. Le Rider, *Syria* 36 (1959), p. 238, qui opte pour deux rois distincts.
- (18) G. Le Rider, *op. cit.*, p. 246-251 ; *Suse sous les Séleucides et les Parthes* (Paris 1965), p. 461 (dates recalculées). S.A. Nodelman réagit *in extremis* p. 95, note 78a, en essayant d'exclure ce témoignage de la série characénienne, pour sauver ainsi sa démonstration.
- (19) Pour l'incident de 26 av. J.-C., cf. M.-L. Chaumont, *op. cit.*, p. 65 et 95-6 ; N.C. Debevoise, *Political History of Parthia* (1938), p. 135-6.

(20) Pour le rôle militaire de l'Euphrate, cf. Ed. Frézouls, dans : *Le Moyen-Euphrate, Actes du colloque Strasbourg, 1977* (1978), p. 355-386.

(20a) M.-L. Chaumont, *op. cit.*, p. 66-67.

(21) Fr. Cumont, *Etudes syriennes* (Paris 1917), p. 120 s. ; J. Wagner, *Seleukeia am Euphrate/Zeugma* (Wiesbaden 1976), p. 75 s.

(22) Cf. L. Dillemann, *Haute Mésopotamie orientale et les pays adjacents* (Paris 1962), p. 179, cf. *infra*, note 59. M.-L. Chaumont, *op. cit.*, p. 75-6, explique *Sidou* par *Sirou(g)* d'une source araméenne hypothétique dont se serait servi Isidore. Il se trouve que le grec *charax* (acc. *charaka*), « palissade » correspond phonétiquement à l'araméen *karkâ* (cs. *kerak*), « place forte, ville », attesté déjà en 412 av. J.-C. à Eléphantine (Cowley, *Aramaic Papyri of the Vth Century*, 1923 et 1967, n° 26, p. 88 s.) et issu d'une racine sémitique ; les orientalistes qui évoquent l'étymologie araméenne ne sont donc pas si égarés que le dit M.-L. Chaumont, p. 76, note 76.

(23) M.-L. Chaumont, *op. cit.*, p. 77-79.

(24) L. Dillemann, *op. cit.*, p. 168-9, 178-9, 181-3. Mannouorrha correspondrait à Dabana/Davana des sources plus récentes, cf. *infra*, note 62.

(25) Ptol. V, 18, 6. Cf. C. Müller, *GGM* I, p. 247 ; A. Poidebard, *La trace de Rome dans le désert de la Syrie* (Paris 1934), p. 88-90.

(26) Arrien, *Parthica* X (Jacoby, *FGH* II B, n° 156, p. 860, frg. 39) ; Plin., *NH* V, 67 et VI, 126.

(27) M.-L. Chaumont, *op. cit.*, p. 85, d'après *NH* V, 12.

(28) J'ajoute 1 schoene pour la distance Phaliga-Nabagath, ce qui permettra de mieux faire coïncider la suite de l'itinéraire avec les données de la carte (voir tableau). Comme ces deux villages voisins appartenaient à deux hyparchies différentes (C.B. Welles, R.O. Fink, J.F. Gilliam ; *Dura Final Report* V, 1, 1959, n° 20 et 25, p. 115 et 128), ils pourraient être situés sur deux rives opposées du Khabûr, cf. R. Dussaud, *Topographie historique de la Syrie antique et médiévale* (Paris 1927), p. 466.

(29) Welles et *al.*, *op. cit.*, p. 23, 40, n° 60, p. 222-4 ; M.-L. Chaumont, *op. cit.*, p. 88-89.

(30) Dussaud, *op. cit.*, p. 457 et M.-L. Chaumont, *op. cit.*, p. 88.

(31) Welles et *al.*, *op. cit.*, n° 20, p. 115-116.

(32) Galabatha, l'étape suivante après Nicephorion et « village désert en Parapotamie », se trouvait donc sur la rive droite, presque en face de l'étape de Choumbanè (1 schoene de distance). Pour la définition de Parapotamie, cf. Strabo, *Géogr.*, XVI, 2, 11.

(33) W.F. Albright, *JAOS* 46 (1926), p. 223 ; G. Dossin, *Syria* 21 (1940), p. 157-158. Il s'agit de Tell Medkûk à 1.2 km du site de la ville de Zimri-Lim.

(34) Dussaud, *op. cit.*, p. 458 ; Poidebard, *op. cit.*, p. 126, pl. 89, cf. *Syria* 20 (1939), p. 96 ; M.-L. Chaumont, *op. cit.*, p. 95. Pour une inscription attribuable à cette cité grecque, de 227 ap. J.-C., cf. H. Seyrig, *Syria* 31 (1954), p. 212-214. Pour l'identité de Sheikh Jaber et Anqa, cf. *supra*, note 4.

- (35) A. Musil, *Palmyrena*, p. 248 ; A. Stein, *CRAI* 1939, p. 266 et *Geographical Journal* 95 (1940), p. 431. Pour le nom, cf. E. Lipinski, *Orientalia* 45 (1976), p. 67 ; pour les limites de la province, cf. Gawlikowski, *Syria* 60 (1983), p. 57.
- (36) Cf. notes 2 et 74. G.L. Bell, *Geographical Journal* 36 (Nov. 1910), p. 513-537, essaya de placer « Olabous » à Haditha, en portant la distance à 12 schoenes.
- (37) M.-L. Chaumont, *op. cit.*, p. 97, cf. Weissbach, *RE* X, 2 (1919), 1390, s.v. Izan. Musil, *The Middle Euphrates* (1927), p. 230, propose le site d'Ekhzâneh, 60 km en aval de Telbis.
- (38) Ainsi sur les cartes arabes couramment accessibles en Iraq. J'ai vérifié l'orthographe auprès de M. Alûsî, dont le nom dérive du toponyme en question.
- (39) M.-L. Chaumont, *op. cit.*, p. 99. Pour Misichè/Massicen/el-Anbar, cf. *infra*, note 77.
- (40) Cf. Weissbach, *RE* XVI, 2 (1935), p. 1440-1449, s.v. Naarmalcha ; L. Dillemann, *Syria* 38 (1961), p. 153-8 ; F. Paschoud, *Syria* 55 (1978), p. 349-354 ; *NH* V, 90 ; Zosime III, 16-17.
- (41) M.-L. Chaumont, *Syria* 51 (1974), p. 78-79, contre A. Maricq, *Syria* 36 (1959), p. 264-276, *Classica et Orientalia* (1965), p. 113--126.
- (42) M.-L. Chaumont, *op. cit.*, p. 100-101. Pour cette ville, cf. Arrien, *Parthica* XI (F. Jacoby, *FGH* II B, n° 156, p. 861, frg. 42) ; Ptol, V, 17, 5 ; Josèphe, *Ant. Jud.*, XVIII, 311, 369 et 379 (Loeb Class. Library, éd. L.M. Feldman).
- (43) Ainsi J. Obermeyer, *Die Landschaft Babylonien im Zeitalter des Talmuds und des Gaonats* (1929), p. 244-65, mais les textes talmudiques, que j'ai compulsés, ne sont pas concluants.
- (44) L. Dillemann, *Syria* 38 (1961), p. 156-157 (avec le rapprochement Misichè-Nisibis, localité voisine de Nehardea selon Josèphe).
- (45) Cf. Ammien Marcellin XXIII, 6, 25 : *potiores ante alios amnes... et Marses et Flumen Regium et Euphrates, cunctis excellens*.
- (46) *NH* V, 84 et 89.
- (47) Cf. *supra*, note 25, pour la situation probable de cette station.
- (48) Cf. Gawlikowski, *Syria* 60 (1983), p. 53-68.
- (49) Cf. H. Seyrig, *AAS* 13 (1963), p. 163-166 ; J. Rougé, La navigation intérieure dans le Proche-Orient antique, dans : *L'homme et l'eau* III, Publications de la Maison de l'Orient, Lyon (à paraître 1986).
- (50) Cf. E. Frézouls, *op. cit.*, (note 20, *supra*) et J. Rougé, *op. cit.*, ci-dessus.
- (51) Cf. J. Guey, *Essai sur la guerre parthique de Trajan* (Bucarest 1937) ; F.A. Lepper, *Trajan's Parthian War* (Oxford 1948) ; M.G. Angeli Bertinelli, *ANRW* IX, 1 (1976), p. 3-45 ; L. Dillemann, *Haute Mésopotamie orientale*, p. 273-289.
- (52) Arrien, *Parthica* X, F. Jacoby, *FGH* II B, n° 156, p. 860-861, frg. 38 et 42.
- (53) S. Gould, dans : *Dura Preliminary Report* IV (1933), p. 57

(54) Cf. W. Weber, *CAH* XI, p. 345-349.

(55) F. Jacoby, *FGH* II A, n° 97, p. 449-450, frg. 13 et 17. Thelamouza est signalée comme une place forte d'Arabie, c'est-à-dire de la rive droite ; l'identité avec Telbis me paraît douteuse, faute d'autres précisions.

(56) Dio LXXVI, 9 ; cf. S.N. Miller, *CAH* XII, p. 16 s.

(57) Cf. Maricq, *op. cit.*, note 39 *supra* et note 77 *infra*.

(58) *Amm.* XXIII, 2-3 ; 5 ; XXIV, 1-7 ; *Zos.* III, 12-26 ; Malalas (= Magnus), F. Jacoby, *FGH* II B, n° 225, p. 951-954.

(59) Ville d'Osrhoëne, autrement Batnai (*Amm.* XXIII, 3, 7) et, chez Isidore seulement, Charax Sidou ; aujourd'hui Serûdj. Cf. Streck, *RE Suppl.* I (1903) 283, s.v. Charax 16a ; Dussaud, *op. cit.*, p. 480.

(60) Cf. le commentaire de F. Paschoud, *Zosime, Histoire nouvelle* II, I (1979) note 32, p. 105-106. Libanios, *Or.* XVIII, 214, indique sans employer ces noms de lieux que Julien n'est pas allé à Edesse, mais directement à Carrhes.

(61) *Amm.* XXIII, 3, 1 ; *Zos.* III, 12, 3 ; Malalas, F. Jacoby, *FGH* II B, p. 952 et commentaire II C, p. 635-638.

(62) *Amm.* XXIII, 3, 7. Davana (Dabana dans *Not. Dign. Or.* XXXV, 17) est identifiée par Regling, *Klio* 1 (1901) p. 443 s., à °Ain el-°Arûs, dit aussi °Ain el-Khalîl, l'une des sources du Balikh. Pour L. Dillemann (*supra*, note 24), ce site correspond à Mannouorrha d'Isidore, mais R. Dussaud, *op. cit.*, p. 480., place cette dernière étape à Carrhes, ville trop importante pour être laissée de côté, estimait-il, et qui constitue l'étape suivante après Batnai d'après la Table de Peutinger.

(63) *Zos.* III, 13, 1-2, cf. Paschoud, *op. cit.*, note 34, p. 109.

(64) *Amm.* XXIII, 3, 4 ; *Zos.* III, 12, 5 ; cf. Libanios, *Or.* XVIII, 214.

(65) *Amm.* XXIII, 3, 8-9. Les *onerariae naves ex diversa trabe contextae* (ainsi J. Fontaine, *Ammien Marcellin, Histoire* IV, 2 (1977), p. 33, au lieu de *confectae* des manuscrits) représentent sans doute des radeaux. *Zosime*, III, 13, 2, parle de 600 navires en bois et de 500 en peaux, puis de navires de guerre et de pontons, cf. F. Paschoud, *op. cit.*, note 35, p. 113-114. Comme le remarque L. Dillemann, *Syria* 38 (1961), p. 151 s., les navires en peaux sont probablement des *kellek*, radeaux portés par des outres.

(66) Cf. F. Paschoud, *op. cit.*, note 34, p. 112-113.

(67) Pour *Zosime*, le tombeau de Gordien se trouvait à Doura même, cf. F. Paschoud, *op. cit.*, note 36, p. 115-117. La tentative de Musil, *The Middle Euphrates* (1927), p. 237 s., d'identifier Zaitha (Zautha pour *Zosime*) avec le village d'ez-Zeitûneh ne s'impose pas, le nom étant banal. F. Cumont voudrait suivre *Zosime* pour situer le tombeau de Gordien aux portes de Doura, cf. *Fouilles de Doura-Europos* (1926), p. LX, note 2 et pl. IX, 1.

(68) *Amm.* XXIII, 5, 5 ; *Zos.* III, 13, 1 ; Malalas, F. Jacoby II B, p. 329-330. Voir ci-dessus, note 28, sur la situation probable de Phaliga et de Nabagath sur les bords opposés du Khabûr.

(69) Zos. III, 14, 1, cf. F. Paschoud, *op. cit.*, note 37, p. 119, à la suite de ses prédécesseurs qui se sont ingéniés à corriger le texte. Cf. Amm. XXIII, 5, 7-8 et XXIV, 1, 5.

(70) Cf. E. Honigmann et A. Maricq, *Recherches sur les Res Gestae divi Saporis* (Bruxelles 1953), p. 41-63 ; Maricq, *Classica et Orientalia* (1965), p. 46 et 108. L. Dillemann, *Haute Mésopotamie orientale*, p. 203 et 205, observe que les deux rives du Khabûr appartenaient aux Romains. Les conditions géographiques de cette vallée étroite bordée de désert excluent en effet tout partage : une seule rive face à l'ennemi serait intenable, et cela était pareil pour la vallée de l'Euphrate, cf. Strabo, *Geogr.* XVI, 1, 28 : Ὅριον δ' ἔσσι τῆς Παρθυσίων ἀρχῆς ὃ Εὐφράτης καὶ ἡ περσάα.

(71) Amm. XXIV, 1, 16.

(72) Amm. XXIV, 1, 6-10 ; Zos. III, 14, 2 ; Libanios, *Or.* XVIII, 218 (qui parle par erreur d'une presqu'île). Arrien, *Parthica* X (F. Jacoby, *FGH* II B, n° 156, p. 672, frg. 115) appelle cette île Tyros, Ptolémée, V, 18, Bethauna, cf. Dussaud, *op. cit.*, p. 466. Le nom de Phathousas serait-il une déformation de ce dernier (C. Müller, *GGM* I, p. 249) ? Une agglomération de la rive droite s'appelle Gamlâ dans deux inscriptions palmyréniennes : Cantineau, *Syria* 14 (1933), p. 178-180, n° 4 ; C. Dunant, *Le sanctuaire de Baalshamin à Palmyre* III (1971), p. 65, n° 51 ; aujourd'hui Jmeila, un quartier de Ana moderne. Les ruines vues par Chesney un peu en amont sur la rive gauche, *Expéditions for the Survey of the Rivers Euphrates and Tigris*, I (1850 et 1969), p. 53, doivent être recouvertes par la ville moderne de Rawa.

(73) M.F.A. Brok, *De perzische Expeditie van Keizer Julianus* (Groningen 1959), p. 102, cf. F. Paschoud, *op. cit.*, note 39, p. 122-123. Autant que la rive gauche est en effet accidentée, la route sur la droite du fleuve est aisée, en accord avec la description d'Ammien (*itinere levi*).

(74) Amm. XXIV, 2, 1-2 ; Zos. III, 15, 1 : Libanios, *Or.* XVIII, 219. Identifiée à Telbis (Musil, *op. cit.*, p. 239) ; on supposera une forme intermédiaire *Thilbutha pour expliquer celle que donne Ammien. Le site de Thelamouza, rapproché par Fontaine, *op. cit.*, IV, 2, p. 141, note 313, et mentionné par Asinius Quadratus (F. Jacoby, *FGH* II A, n° 97, p. 449, frg. 13) n'est pas apparemment une île, mais une place forte de la rive droite : φρούριον τῆς παρ' Εὐφράτην Ἀραβίας.

(75) Amm. XXIV, 2, 2 ; Zos. III, 15, 2 (sans le nom), cf. Fontaine, *op. cit.*, p. 142, note 315, F. Paschoud, *op. cit.*, note 40, p. 124. Musil, *op. cit.*, p. 239, situe cette place à Haditha, sans raison contraignante.

(76) Amm. XXIV, 2, 3 ; Zos. III, 15, 2, cf. F. Paschoud, *op. cit.*, p. 124-125, note 41. Le site est identique à *Aeipolis* d'Isidore, *Is* d'Hérodote (I, 179), *Idikara* de Ptolémée (V, 19, 6), cf. Weissbach, *RE* IX, 2 (1916) 2047, s.v. *Is*, M.-L. Chaumont, *op. cit.*, p. 98, malgré l'opposition de Streck, *RE* V, 1 (1903) 317, s.v. *Diakira*. L'objection de Fontaine, *op. cit.*, p. 142, note 317, repose sur un malentendu : le bitume se dit bien *itum* en accadien, mais en araméen *qîrâ*. Le nom moderne tient soit de l'accadien, soit du talmudique *Ihi di-qîrâ* (*Hai di-qîrâ*), « rivage de bitume », cf. Weissbach, *loc. cit.* et Jastrow, *Dictionary of the Targumim* (1950), s.v. *yhy dqr*.

(77) Amm. XXIV, 2, 4-9. Sur Pirisabora (Zosime : *Bersabora*, Pline : *Massicen*), identique à Peroz-Shapur/el-Anbar, cf. Honigmann-Maricq, *op. cit.*, p. 111-112, Maricq, *Classica et Orientalia*, p. 94-98, 147-156. Cf. aussi F. Paschoud, *Syria*, 55 (1978), p. 348.

(78) Amm. XXIV, 2, 4.

(79) Zos. III, 15, 3-6

(80) Cf. F. Paschoud, *Zosime II*, 1, note 42, p. 125-6 ; le premier rapprochement est ancien, cf. Streck, *loc. cit.*, le second est dû à L. Dillmann, *Syria* 38 (1961), p. 145, et plus douteux.

(81) *Syria* 60 (1983), p. 53-68.